

Blida

Extrait d'un remarquable et émouvant article de notre Camarade LAFFLY, Rédacteur en Chef de la « Revue des Deux Mondes », publié dans la revue Catholique « Itinéraires » sous le titre « D'une Algérie à l'Autre ».

Quelques autres lignes de cet article ont déjà été insérées sous la rubrique ci-avant « Notre Bulletin ».

...Pour mon compte, quand je parle de Blida, où je suis né, où j'ai longtemps vécu, j'ai des images bien précises, bien vivantes devant les yeux. Elles ne répondent à rien. C'est comme si je parlais d'un monde inventé. C'est d'ailleurs ce qui me met à l'aise pour en parler ici. Je n'ai pas l'impression d'évoquer quelque chose qui a été réellement, dont on pourrait retrouver des témoins, mais d'imaginer, de composer des images à ma guise. Tout le monde a des souvenirs d'enfance. Le plus souvent, on ne gagne pas à les étaler : ce que nous voyons chatoyant, plein de nuances délicieuses, paraît gris à ceux qui nous écoutent par politesse, en rêvant aux leurs. Mon père citait souvent ce proverbe arabe : « Le passé est mort ». « *Elli fat mat* ». Le nôtre est tout particulièrement mort. Nous nous demandons s'il a existé...

... Le Blida que je revois dans ma mémoire, ses mœurs, son histoire, ses figures exemplaires, ses excentriques, les rivalités déjà vieilles entre clans, tout cela n'est plus rien que des images encore vivantes dans quelques têtes, intransmissibles, et qui mourront avec nous. C'est une ville rayée de la carte, avec tout un passé fabuleux, incompréhensible, résumé en un paragraphe froid — et un brin sarcastique — dans le chapitre d'histoire : expansion coloniale française après la révolution de 89.

Ou une note de bas de page dans les futures éditions critiques de Gide, si l'on en fait, à propos de la phrase : « Blida, petite rose du Sahel ». La note précisera : Blida était alors sous domination française.

Gide n'aimait pas Blida, finalement. Revenu après un premier séjour il en parle comme d'une banale sous-préfecture. Il y avait moins de cafés maures, ce qui l'attristait, moins de couleur locale. Il cherchait l'Algérie de Fromentin. Il trouvait celle de Louis Bertrand. La ville que j'ai aimée était tout à fait la sous-préfecture dont il s'agit dans *Amyntas*. Je n'ai jamais réussi à la trouver banale. Quand j'y pense, je la vois tour à tour sévère et molle, ville militaire et petite rose ; à la jointure de l'Atlas et de la belle Mitidja.

L'Atlas dresse une muraille dont la pente est plus raide que celle, fameuse, des Pyrénées. Mais pas de pics, de dents. La ligne des sommets ressemble à l'échine d'une vache maigre, avec les nœuds des vertèbres. C'est que cette chaîne subit une forte érosion. Les oueds en crue arrachent des pans de terre, des arbres, laissant le roc à nu, et vont jeter ces débris au pied de la montagne. C'est ainsi que s'est formée la plaine de la Mitidja, et cette pente de

sable et de terre où est bâtie Blida. Ce fut une ville de plaisance, d'abord : ses vergers et ses sources en faisaient un séjour agréable l'été. De Chréa, des files d'ânes descendaient des couffins pleins de neige (on la conservait dans des grottes) qui servaient à préparer des sorbets.

Mais le site de Blida commande la plaine et se trouve proche des gorges de La Chiffa, voie d'accès vers le sud. Avec les Français, fini le morcellement de l'Algérie, et Blida devient place militaire. Elle l'est restée jusqu'à nos jours. Les casernes sont partout, et les entrepôts, et les écuries. Le clairon sonnait à tous les coins de la ville, qui fut longtemps entourée de remparts. Ils ont été détruits vers 1920, et remplacés par de larges boulevards. Il y avait de très larges trottoirs de terre battue. Enfants, nous y roulions à bicyclette, en tournoyant autour des platanes, puis filant brusquement pour des courses folles, qui traçaient les courbes imprévisibles d'un vol de mouchérons. Nous revenions rouges, ravis, essoufflés ; une fine poussière blanche couvrait nos jambes et nos sandales de corde. Nous allions acheter des « polos », bâtonnets de glace à la menthe. Pendant la guerre de 39-45, ces trottoirs si larges furent creusés de tranchées, abris en principe contre les bombardements aériens, et métamorphose des anciens remparts. Nous y avons beaucoup joué aussi, joué à la guerre, avant qu'elles se remplissent de bouteilles cassées et de débris. Pour les bombardements, il n'y en eut je crois qu'un seul, en 1940 ; un unique avion italien survola la ville, cherchant sans doute l'aérodrome qui s'étalait sur des kilomètres, ou les casernes, elles aussi si vastes. Il finit par lâcher une bombe (de 50 kg dit-on) non loin de chez ma grand-mère. Cela fit un gros trou, et, pour des années, un bassin où nous lâchions de petits bateaux.

Hors du pentagone des remparts, Blida s'étala, après la guerre de 14. Des « cités » comme on disait, des lotissements se couvraient de maisons à jardins, de « villas » qui semblaient offertes dans un bouquet. Dans les années cinquante, on construisit, au-delà de cette ceinture de maisons individuelles, des immeubles à plusieurs étages, des H.L.M. pour loger les nouveaux habitants d'une ville en pleine croissance. Ceinture n'est pas le mot exact : en fait, Blida avait la forme d'un éventail, le manche vers la montagne, les pointes représentées par deux villages. Joinville et Montpensier, ainsi nommés en mémoire des princes d'Orléans, fils de Louis-Philippe. Pour nous, ces noms n'avaient pas le même sens, et nous ne pensions pas au roi de 1830, ni à ses fils. Montpensier, c'était le village près duquel mes grands-parents s'étaient fait construire une maison, et Joinville, pour tout l'Algérois, était célèbre pour son asile d'aliénés. « Il est bon pour Joinville » équivalait à l'ancien « il est bon pour Charenton ». Aujourd'hui, d'ailleurs, il n'y a plus de fous.

Je m'é gare à nouveau. Le centre de Blida, la place principale portait toujours son vieux nom de Place d'Armes. Il y avait au centre un kiosque néo-mauresque, très ouvragé, aux ogives dentelées. La particularité de ce kiosque est que son axe central était occupé par un palmier, dont le tronc perçait le toit. Les palmes retombaient sur les colonnettes de ce petit manège de pierre. Il y avait une légende

à propos de ce palmier. On l'avait planté au-dessus du corps d'un saint homme vénéré dans la région. Quand on construisit la place et le kiosque, les chirs (cela s'écrit cheiks en français, ce qui fait qu'on prononce chèque : n'est-ce pas désobligeant ?) les chirs, c'est-à-dire les sages, les vieillards, firent observer que l'on offensait ce saint homme, ce marabout. Ils annoncèrent qu'il se vengerait. Il se vengea ainsi : chaque année, fit-il savoir, à la fête de Blida, il pleuvra. Cette fête des Roumis (roumis, romains, chrétiens, par suite Français) avait lieu le jour de la Pentecôte. Et chaque année, paraît-il, il pleuvait au moins un moment. Les danseurs s'enfuyaient sous les arcades proches, s'asseyaient aux petites tables des cafés et riaient en écoutant l'orage qui roulait partout sans les atteindre. Les plus vaillants apportaient des parapluies et continuaient. Puis cela cessait presque instantanément, comme c'est l'habitude en climat méditerranéen, et l'on retournait danser sur les dalles brillantes d'eau. Les platanes s'égouttaient lentement.

Est-ce futile ? Cette place d'Armes, je la traversais tous les jours pour aller au collège. Je revois les arbres pleins d'un assourdissant pépiement d'oiseaux, le petit fossé qui entourait le kiosque à musique, son eau verte et noire, les photographes arméniens avec leurs appareils à pied. On voyait un homme, un couple, figé pétrifié comme par un enchantement. Puis on apercevait l'accordéon noir de l'appareil terminé par un œil de verre, une forme humaine enfouie sous une cagoule noire elle aussi. Il en sortait une main qui pressait tout à coup une poire au bout d'un long tuyau souple. On entendait : « c'est fini ». Et la statue libérée se remettait à marcher, à sourire. Pourquoi arméniens, les photographes ? J'ai toujours su qu'ils l'étaient.

Le nom de place d'Armes montre combien la ville était restée militaire. Aboutissait à cette place, le boulevard sur lequel il était convenable de se promener le soir — on y rencontrait « toute la ville » — et qui longeait la caserne du 1er tirailleurs. On se promenait sur un large trottoir bordé de bigaradiers (des orangers dont le fruit est amer) et de vieux réverbères aux ferrures dentelées. Je les ai vus encore allumer le soir, par un homme qui portait une longue perche. Ce devait être vers 36 ou 37. Il y avait foule à six heures du soir : une foule qui montait et redescendait inlassablement. On se dévisageait, on s'évitait, des groupes se formaient et se défaisaient, lieu des rencontres, bourse aux nouvelles, dont chacun connaît l'équivalent. A l'heure où les tirailleurs descendaient les couleurs, dès la première note du clairon, tout ce monde s'arrêtait. Le brouhaha cessait net. Les hommes se découvraient (il y avait encore quelques chapeaux). Les musulmans aussi, bien sûr. Les joueurs de belote ou de jaquet du café Joachim, en face de la caserne (on disait Quoaquime, ce qui doit être une prononciation valencienne) suspendaient leur partie. Le drapeau abaissé, tout le jeu reprenait. J'ai vu encore cela en 1961. Ce petit trait paraîtra bien désuet, bien ridicule, je suppose.

... Je sais bien que des cités plus glorieuses sont tombées en poussière. Mais ce qui paraît notable (qu'on

m'excuse) c'est ce spectacle d'une vie arrêtée en pleine course. Des mœurs, des croyances, des souvenirs, des habitudes plus glorieuses sont tombées en poussière. Mais ce qui me paraît notable (qu'on m'excuse) c'est ce spectacle d'une vie arrêtée en pleine course. Des mœurs, des croyances, des souvenirs, des habitudes qui se défont presque en un instant, ce n'est pas comparable avec la lente dégradation d'une cité. Quelques mois à peine, et nous nous retrouvons aussi dépaysés que si cinquante ans avaient passé, et même bien plus dépaysés, bien plus étrangers. Le changement est une forme de mort, mais un changement aussi total et brusque en est une autre forme plus certaine, qui nous laisse étonnés, sans point d'appui, sans références, comme si nous avions rêvé. Une vie d'homme laisse derrière elle, d'ordinaire, une trace qui ne se perd que lentement, et la vieillesse même peut observer des points fixes, monuments, manières d'agir, proverbes dont la durée est bien au-delà de celle d'une génération. Nous, nous regardons derrière nous, et il ne reste rien. Tout a été effacé.